

Eric-Emmanuel Schmitt

Ma vie avec Mozart

C'est lui qui a commencé notre correspondance.

Un jour, pendant l'année de mes quinze ans, il m'a envoyé une musique. Elle a modifié ma vie. Mieux: elle m'a gardé en vie. Sans elle, je serais mort.

Depuis, je lui écris souvent, petits mots griffonnés au coin d'une table pendant l'élaboration d'un livre, ou longues missives rédigées la nuit lorsqu'un ciel dépourvu d'étoiles pèse au dessus de la ville orangée.

Quand ça lui chante, il me répond, lors d'un concert, dans le hall d'un aéroport, au coin d'une rue, toujours surprenant, toujours fulgurant.

Voici l'essentiel de nos échanges : mes lettres, ses morceaux. Mozart s'exprime en sons, je compose des textes. Plus que maître de musique, il est devenu pour moi un maître de sagesse, m'enseignant des choses si rares, l'émerveillement, la douceur, la sérénité, la joie...

Peut-on parler d'une amitié ? Dans mon cas, il s'agit d'un amour doublé de reconnaissance.

Quant à lui...

A quinze ans, j'étais fatigué de vivre. Sans doute faut-il être si jeune pour se sentir si vieux...

Privé de cette main qui m'a retenu, je me serais laissé glisser jusqu'au suicide, cette mort qui me tentait, séduisante, apaisante, trappe dérobée où j'aspirais à m'enfourner avec discrétion afin de mettre un terme à ma douleur.

De quoi souffre-t-on à quinze ans ?

De ça, justement : d'avoir quinze ans. De ne plus être un enfant et pas encore un homme. De nager au milieu du fleuve, une rive quittée, l'autre non rejointe, buvant la tasse, coulant, remontant, luttant contre les tourments du courant avec un corps nouveau qui n'a pas fait ses preuves, seul, suffoqué.

Violents, mes quinze ans, rudes. La réalité frappe, entre, s'installe et trucidé les illusions. Gamin, je pouvais me rêver mille destinées – aviateur, policier, prestidigitateur, pompier, vétérinaire, garagiste, prince d'Angleterre –, m'imaginer de nombreuses apparences – grand, fin, trapu, musclé, élégant –, me doter de talents variés – les mathématiques, la musique, la danse, la peinture, le bricolage –, m'attribuer le don des langues, la facilité pour le sport, l'art de la séduction, bref, je pouvais me déployer dans tous les sens puisque je n'avais pas encore de réalité. Qu'il était beau, l'univers, tant qu'il n'était pas vrai... Quinze ans, voilà que mon champ d'action se rétrécissait, les possibles tombaient comme des soldats à la guerre, mes rêves aussi. Charnier. Massacre. Je marchais dans un cimetière des songes.

[--]

Cher Mozart,

Lorsque tu es entré dans ma vie, ce n'était pourtant pas la première fois que je te rencontrais. Loin de là. Tu m'étais familier, comme un visage croisé mais jamais regardé, une face connue, pas reconnue, le voisin qui n'a pas encore retenu l'attention.

Les disques familiaux, la radio m'avaient mis en rapport avec toi ; en dansant ton ballet *Les Petits Riens* avec la troupe dont elle faisait partie, ma mère m'avait donné l'occasion d'en fredonner par cour la moindre gavotte, l'ultime passe-pied; j'appréciais ta musique puisque, ayant exigé d'apprendre le piano à l'âge de neuf ans, je jouais déjà tes sonates lorsque je te remarquai. Alors pourquoi cette surdité sélective?

Cette surdité, d'ailleurs, je l'ai vite décelée chez les autres. Une semaine plus tard, j'allai en compagnie de ma famille assister à une représentation payante, en costumes et avec orchestre, des *Noces de Figaro*. Lorsque la Comtesse vint chanter ses deux airs, je fus de nouveau inondé par la grâce. En larmes, je me penchai vers ma mère et ma sœur qui ne semblaient pas autant transportées que moi. A l'entracte, je dus admettre qu'elles n'avaient rien éprouvé de violent; si elles concédaient à ma chanteuse une jolie voix, elles lui reprochaient un physique peu crédible, trop imposant.

– Mais la musique, maman, la musique ! Tu as entendu ce morceau ?

– Je préfère les airs de Chérubin.

Moi, ce jour-là, je n'ai pas entendu les airs de Chérubin.

Ainsi font d'étranges détours les grandes expériences, toujours désordonnées, singulières, limitées, élitistes, suivant un chemin chaotique, dévoilements pour les uns, moments vides pour les autres.

Tu as donc été, Mozart, un coup de foudre à retardement.

Un coup de foudre, c'est aussi mystérieux en art qu'en amour.

Cela n'a rien à voir avec une « première fois » car ce qu'on trouve, s'avère souvent être déjà là.

Plutôt qu'une découverte, c'est une révélation.

Révélation de quoi ? Ni du passé, ni du présent. Révélation du futur...

Cela relève de la prescience, le coup de foudre... La durée se plisse, se tord, et voilà qu'en une seconde jaillit l'avenir. Nous voyageons dans le temps. Nous accédons non à la mémoire du passé mais à la mémoire de demain. « Voici le grand amour des prochaines années que j'ai à vivre. » Tel est le coup de foudre : apprendre qu'on a quelque chose de fort, d'intense, de merveilleux à partager avec quelqu'un.

Lorsque tu m'envoyas ta lettre, outre ta musique j'ai reçu l'assurance que nous allions avoir une longue et belle histoire ensemble, que, mon existence entière, tu m'accompagnerais, tu me suivrais, tu me guiderais, tu me glisserais des confidences, tu m'amuserais, tu me consolerais.

Ai-je bien compris ?

Je compte sur toi.

A bientôt.

Cher Mozart,

Quand un oiseau chante, est-ce plainte, est-ce joie ? Dit-il son bonheur d'exister ou appelle-t-il la femelle qui lui manque ? Mystère du chant...

Toi, tu me fais remarquer que c'est beau.